

AU COIN DU FEU

LES OISEAUX

Conférence donnée par Mlle Laurette de Valmont aux Dames de Charité de l'Asile des Sourdes-Muettes

Je vous offre ces oiseaux ; si leurs ailes ont des reflets de tristesse, c'est qu'en mon cœur elles ont pris leur premier vol !...

MESDAMES,

Vous rappelez-vous, l'an dernier, au début de ma petite causerie, je vous demandais de pardonner à mon ennuyeuse sérénade, vous souvenant qu'en travaillant pour les pauvres, vous m'écoutez, que pour les pauvres, je vous parlais ?... M'aviez-vous pardonné ? Je ne sais... Voilà que, cette année encore, je viens vous demander grâce. On dit que les femmes ne savent point implorer un pardon. Je ne le crois pas, moi, elles ont trop de clémence, trop de miséricorde pour supposer que les autres n'en ont point.

Je croirais plutôt, qu'autant de fois qu'elles sollicitent un pardon, autant de fois, elles varient leur supplique.

La perspicacité d'une femme, c'est une lyre à plusieurs cordes ; dites, c'est bien le moins que nous les fassions vibrer tour à tour !

Ce n'est plus au nom des pauvres que je demande grâce ; c'est au nom de l'Ange des pauvres... Je ne vous la nommerai point... Je vous dirai seulement que c'est sa faute si je vous parle aujourd'hui, que c'est sa faute si je n'ai pas su refuser... et vous toutes qui m'écoutez, qui connaissez son immense bonté, son sublime dévouement, n'est-ce pas qu'en son nom vous me pardonnez ? Mais, je ne vous la nommerai point.

L'an dernier, je faillis vous faire pleurer... j'aime tant les larmes ; cette année, je voudrais vous voir sourire... les contrastes me plaisent tant.

J'ai le grand tort, paraît-il, d'écrire des choses qui ne laissent rien après qu'on les a lues, et ma conférence de l'an dernier n'avait rien de solide. Quelqu'un "délicatement fin" a répondu : "C'étaient des larmes ; auriez-vous exigé qu'elles fussent solides ?" Et aujourd'hui, voilà que je vous parle des oiseaux, des choses qui s'envolent et ne restent point.

Les larmes que l'on pleure, roulent dans la tombe du passé... les oiseaux qui volent sous l'azur du ciel, passent et ne reviennent plus !... Je voudrais qu'en vos cœurs, Mesdames, mon souvenir ait la douce tristesse d'une larme, la rapidité de l'oiseau qui fuit sous le soleil !

Et d'abord, qu'est-ce qu'un oiseau ?

Abstraction faite des définitions zoologiques, c'est l'être le plus mignon, le plus gracieux, le plus charmant de la création. J'excepte ici, ces êtres auxquels Dieu a donné une âme, ce reflet de la bonté divine, cette lueur de la céleste beauté.

Entre l'azur du firmament et le gazon des montagnes, entre le rayon de soleil qui poudroie ses brins d'or et les fleurs qui sourient dans leur corolle, il y a l'oiseau, avec des topazes et des rubis sur son plumage, des perles dans sa gorge, de la brise dans ses ailes.

Si vous vouliez, ensemble, nous admirerions son esprit, nous regarderions son nid, nous écouterions son chant.

Dans le monde, l'esprit blesse, déchire, poignarde ; parfois, il console, quand le cœur y ajoute sa sympathie ; mais on a dit : "Une femme qui a beaucoup d'esprit a rarement assez de cœur." Pourquoi ne l'a-t-on pas dit des hommes ? C'est que, "paraît-il," ils ont plus de tête que nous... par contre, nous avons plus de cœur, et dites, Mesdames, n'avons-nous pas la meilleure part ?

Au pays des oiseaux, l'esprit charme toujours, et ces pauvres petits êtres ne gâtent point l'esprit qu'ils ont par celui qu'ils voudraient avoir.

J'emprunte à Berthoud, écrivain français, quelques faits où percent l'esprit des oiseaux.

Le Dr Franklin raconte qu'un jour, à New-Castle, au moment du départ d'une corvette, chargée de transporter du charbon de terre en Ecosse, on vit deux moineaux se percher et s'installer au haut du mât. Lorsque le bâtiment prit la mer, les moineaux, loin de songer à retourner à terre, ne tardèrent point à établir des rapports amicaux entre eux et les matelots qui leur jetaient des miettes de biscuits sur le pont. A peine naviguait-on depuis deux jours, qu'ils descendaient pour recevoir les largesses de l'équipage ; bientôt même, ils se construisaient, à l'aide de toutes les bribes d'étoupes qu'ils purent ramasser sur le pont, un nid en plein milieu des cordages les plus élevés, y pondirent et y couvèrent.

Ils firent ainsi avec l'équipage, pendant deux ans, une vingtaine de voyages, durant lesquels, ils vécurent de plus en plus intimement avec les hommes du bord ; par malheur, il arriva une si grave avarie à la corvette, déjà fort vieille d'ailleurs, qu'on la jugea indigne de réparation et qu'on la condamna à être dépecée.

Avant de quitter le bâtiment condamné à mort, les matelots détachèrent délicatement du mât le nid de leurs oiseaux favoris, et le placèrent dans une des crevasses d'une vieille mesure en ruines et inhabitée, qui s'élevait à quelque distance du rivage.

A l'époque où cela se passait, une dame de Chelséa, ville peu éloignée de la mesure, aimait passionnément les oiseaux et en élevait un grand nombre. Parmi les hôtes de sa volière, se trouvait un serin favori dont elle plaçait la cage dans la feuillée des arbres de son jardin.

Un matin, pendant le déjeuner de cette dame, un moineau vola autour de la cage, où il se percha et engagea avec le prisonnier une sorte de conversation. Après quelques moments, il reprit son essor, s'éloigna et revint bientôt, tenant un vermisseau dans son bec. Il jeta l'insecte dans la cage et disparut. Chaque jour désormais, à la même heure, il apportait une semblable provende à son nouvel ami et les choses en vinrent à ce point que le serin finit par ne plus vouloir prendre sa nourriture que du bec même du moineau.

Une si singulière liaison attira l'attention des voisins de la dame, témoins de ces visites quotidiennes, et quelques-uns d'entre eux, curieux de connaître jusqu'où s'étendrait le bon cœur du moineau, attachèrent aussi la cage de leurs oiseaux en dehors de la fenêtre. Le moineau vint nourrir de même les nouveaux captifs ; mais il réserva toujours la première et la plus longue visite à son premier ami, le serin.

— Ah ! Si dans le monde, l'on pouvait rencontrer cette fidélité, cette constance des oiseaux, et si les premières amitiés fleuries sur notre route, s'enracinaient dans le cœur comme ces tiges grimpantes s'accrochent au rocher où elles vivent, se fanent puis meurent !...

En 1855, Adolphe Sax, le célèbre inventeur qui a révolutionné et transformé les instruments de cuivre et les musiques militaires, possédait une petite perruche verte, malade, assez pauvre en plumes, et quelque peu rachitique.

Pour lui faire respirer un air moins malsain que l'atmosphère remplie de poussière de cuivre, qu'on respirait dans les ateliers, on plaça la cage dans les branches d'un grand et vieil arbre de Judée qui étalait somptueusement ses grappes de feuilles d'un vert délicat et de fleurs d'un rose charmant. Comme tous les animaux valétudinaires, la perruche se montrait ingénieuse et adroite ; aussi, quand elle le voulait, ouvrait-elle sa cage, assez négligemment fermée, du reste, et allait-elle se promener sur les rameaux les plus élevés.

Peu à peu, un des nombreux moineaux qui hantaient le quartier s'enhardit à entrer, en l'absence de la propriétaire, dans la cage, abondamment garnie de graines, et à y picorer avec la glotonnerie et le sang-froid de son espèce. Il ne tarda même point à ne plus prendre la fuite, et à continuer paisiblement ses repas, quand la perruche, lasse d'errer, rentra chez elle ; si bien que les deux oiseaux finirent par se lier entre eux par une étroite amitié. La perruche imitait à s'y méprendre le cri du moineau, et se servait de ce moyen pour appeler son camarade. De son côté, le moineau, dans les temps de pluie ou d'hiver, se laissait enfermer dans la cage avec la perruche, sans sou-

des verroux qu'on tirait sur lui, et qu'il savait qu'on ouvrirait le lendemain.

La perruche se montrait pour son camarade d'une sollicitude toute maternelle : elle lui broyait les graines trop grosses et trop dures pour qu'il put les avaler ; elle l'abritait sous ses ailes à demi-déplumées, et si, par hasard, il survenait du mauvais temps, et qu'on oubliât de rentrer la cage, jamais grand-mère ne soigna et ne mijota mieux un petit-fils que ne le faisait la perruche à l'égard de son enfant d'adoption.

Un beau jour, ou plutôt un jour fatal, un chat du voisinage saisit et dévora le moineau, que sa familiarité dans la maison ne mettait pas assez en défiance.

La perruche ne le voyant pas revenir, passa des lors ses nuits et ses jours à appeler celui qu'elle ne devait plus revoir, et, à huit jours de là, on la trouva morte au pied de l'arbre de Judée, où elle s'était traînée par un suprême effort.

Ne croyez-vous pas, Mesdames, que les oiseaux ont leur roman, eux aussi ?... Plus favorisés que nous, la tristesse les fait parfois mourir.

En captivité, le bouvreuil s'attache avec tendresse à son maître, mais en revanche, il lui demande beaucoup, beaucoup de tendresse. N'est-ce pas qu'il y a bien des cœurs captifs qui ressemblent à ces oiseaux ?...

Le Père Van Tricht raconte qu'une dame possédait un bouvreuil familial qu'elle laissait voler en liberté dans sa chambre. Un jour, cette dame ne pouvant s'occuper de l'oiseau, ne répondit pas aux caresses qu'il lui demandait, et comme il insistait, elle l'enferma dans sa cage et la couvrit d'un linge. Le bouvreuil fit entendre des cris plaintifs ; puis devint silencieux, baissa la tête, hérissa ses plumes et tomba mort de son barreau.

Pauvre cœur humain, s'il pouvait ainsi mourir quand la souffrance meurtrit ses ailes, quand la douleur l'écrase en sa cage de fer !...

Un nid !... Quelles idées d'amour et de tendresse envahissent nos âmes, au seul souvenir d'un nid aperçu un jour, à travers les branches des arbres, balançant leurs feuilles, comme pour endormir les oiselets tremblants !

Un nid ! c'est l'image la plus gracieuse du dévouement, c'est la peinture la plus exquise de l'amour maternel ! O vous, pauvres mères, qui avez peut-être pleuré sur une tête blonde, enfouie dans le blanc satin d'un cercueil, si vous avez vu, caché dans les branches d'un arbrisseau, un petit nid, sans gazouillis, sans ramages, si vous avez vu à travers les brins de paille, couché sur la mousse flétrie, un petit oiseau immobile, glacé par la mort, ah ! dites, devant ce nid, berceau hier, tombe aujourd'hui, n'avez-vous point songé que là, un cœur de mère avait peut-être saigné, comme le vôtre, jadis, en face du berceau resté vide, désert, dévasté par la mort !

Chateaubriand a donné du nid du bouvreuil une description "immortelle," dit le Père Van Tricht.

Nous nous rappelons d'avoir trouvé une fois un nid de bouvreuil dans un rosier ; il ressemblait à une coque de nacre, contenant quatre perles bleues, une rose pendait au-dessus tout humide. Le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbuste voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés par l'eau d'un étang, avec l'ombrage d'un noyer qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore. Dieu nous donna, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature.

Qui ne connaît l'ardeur avec laquelle l'oiseau défend ses petits oisillons ? Ecoutez plutôt l'inimitable Père Van Tricht.

Un nid de fauvettes était suspendu dans les branches d'un hêtre si bas, si bas, que lorsque nous nous promenions à son ombre nous baissions la tête pour ne pas heurter cette petite demeure aérienne. Les jeunes étaient écloso et couverts d'un premier duvet, et la mère, momentanément absente, cueillait sans doute quelques baies de lierre ou happait au vol un insecte friand.

Je touchai légèrement le nid. La mère arriva, m'aperçut, me regarda quelques instants avec des yeux noirs et brillants, dans lesquels se lisaient un effroi et une angoisse indicibles, et, comme je persistais à toucher le nid, tout-à-coup, elle tomba... Bien que je connusse à l'avance le spectacle dont j'allais être témoin, sa chute fut si vive que j'en fus saisi ; je la regardai... elle était à terre à deux pas de moi, l'aile pendante et comme brisée ; je fis semblant de vouloir